

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Où trouver la beauté et la joie de la vie monastique ?

*Conférence en l'honneur de Dom Manu Van Hecke OCSO,
à l'issue de son mandat d'abbé de Sint-Sixtusabdij*

Une question vivante

Où trouver la beauté et la joie de la vie monastique ?

Cette question, que m'a proposée le Père Prieur comme thème possible de cette conférence en l'honneur de l'achèvement de l'abbatiate de Dom Manu, m'a immédiatement interpellé. Je me suis demandé pourquoi cette question me semblait si vivante en moi, et je me suis alors rendu compte qu'au fond, je me la pose toujours, à chaque voyage, à chaque visite dans les monastères de mon Ordre, de l'OCSO ou de tout autre Ordre. Je me la pose également lorsque je fréquente d'autres communautés chrétiennes. À chaque fois, mon cœur s'interroge : y a-t-il de la beauté, et donc de la joie, dans cette communauté ? Est-ce que je trouve dans cette communauté une beauté qui me transmette joie, paix, consolation, qui m'encourage à aller de l'avant et à considérer avec espérance ma situation personnelle, celle de mon Ordre, de l'Église et du monde ?

Nous sommes tous sans cesse en quête de beauté et de bonheur, quoi que nous fassions et quelle que soit la réalité à laquelle nous sommes confrontés. Nous nous occupons de mille choses, on nous demande d'accomplir des tâches multiples, nous devons faire face à tant de problèmes différents et à tant de difficultés, mais face à tout cela, notre cœur est comme un enfant capricieux qui demande toujours la même chose, qu'il soit à la maison ou dehors, à l'église ou à l'école, seul ou avec les autres, qu'il fasse beau ou mauvais temps : où est la beauté, où est la joie ? Tout est important, tout est nécessaire ; mais quand trouvons-nous la beauté et la joie qui répondent à la soif de notre cœur ?

Même en pensant à une période d'abbatiate, qu'elle soit courte ou longue comme les 30 ans de Dom Manu, ou mes 32 ans, je me rends compte qu'en accompagnant nos communautés, cette question sur la beauté et la joie reste toujours vivante en nous. Parfois, nous nous la posons avec émerveillement et gratitude, car nous voyons chez ceux qui nous sont confiés une beauté qui nous comble de joie ; parfois, nous nous la posons avec un certain sentiment de déception ou de découragement, car il nous semble que la beauté et la joie chez nos frères, et en nous-mêmes, sont toujours éphémères, instables.

Quand j'étais abbé d'Hauterive, certains jours, c'était comme si, peut-être à cause d'un problème particulier, je voyais tout en gris, je ne voyais que le négatif partout. Alors je faisais un exercice : lorsque je me retrouvais face à toute la communauté

réunie, au chœur ou au réfectoire, je me disais : « Maintenant, regarde à nouveau chaque frère en pensant au positif et à la beauté qu'il y a en chacun. » Tout changeait, car même lorsque nous sommes plongés dans un problème, il y a toujours en chacun une beauté, une positivité, que nous ne parvenons pas à voir à ce moment-là parce que nous sommes trop absorbés par le problème ou la difficulté.

Bref, avec ce désir dans le cœur, je me sens parfois mal à l'aise et triste, car je me rends compte que, dans telle ou telle communauté, je ne trouve pas cette beauté qui rayonne de joie. D'autres fois, en revanche, je perçois une beauté profonde qui me fascine et m'attire, une beauté communautaire qui me transmet une joie authentique. Le pire, c'est quand une communauté se sent belle et heureuse par ses propres mérites, comme les pharisiens, et que, justement pour cette raison, je m'y sens triste et déçu. Ce sont des communautés qui se complaisent en elles-mêmes et qui voudraient imposer une joie artificielle qui n'est rien d'autre que de l'autosatisfaction. Je me rends alors compte que le problème n'est pas que la beauté et la joie manquent, mais qu'elles ne sont plus désirées, qu'elles ne manquent pas au cœur de ceux qui vivent dans ces communautés.

Ce n'est pas une question de nombre ou d'âge, car il existe des communautés nombreuses et jeunes où l'on ne ressent pas cette complaisance, où l'on voit que la beauté et la joie sont toujours recherchées au plus profond, sans se contenter de succès superficiels. Et parfois, ce sont aussi les petites communautés et les communautés âgées qui, plutôt que de désirer leur beauté et leur bonheur, passent leur temps à les déplorer sans rien faire pour les rechercher sans cesse et quoi qu'il arrive.

Il existe des communautés qui s'éteignent dans une grande beauté. Qui, pour ainsi dire, meurent en épouses et non en veuves. J'ai été très frappé, juste après la mort de ma mère, à l'âge de 78 ans, de constater que toutes les tensions et les rides de l'agonie avaient disparu et que son visage était redevenu comme celui qu'elle avait sur sa photo de mariage, lorsqu'elle avait 23 ans.

Voilà, il existe des communautés qui meurent belles comme de jeunes épouses le jour de leurs noces. Cela prouve qu'au fond, la première et peut-être la seule condition pour vivre la vie monastique avec beauté et joie est justement de la vivre dans une relation nuptiale avec le Christ.

Le Christ aime l'Église à la folie

Récemment, j'ai entendu le pape Léon XIV inviter les jeunes et tout le monde à aimer l'Église. Cela m'a ramené à une expérience fondamentale de ma vie, lorsque, à 16 ans, plein de doutes et de méfiance envers l'Église, j'ai vu passer saint Paul VI dans sa jeep sur la place Saint-Pierre, au milieu de la foule. À cet instant, est né en moi un amour pour l'Église qui ne s'est jamais plus éteint, malgré toutes les raisons de déception qui n'ont certainement pas manqué au cours de ces cinquante dernières années, surtout depuis que je vis à Rome.

Comment est-il possible d'aimer une réalité aussi humaine et humainement imparfaite que l'Église ? Au fil de ma vie, j'ai compris de plus en plus que la raison en est simple : aimer toujours l'Église est possible parce que le véritable amour pour l'Église n'est pas tant le nôtre que celui du Christ pour son épouse. La grâce de ce moment où j'ai vu passer Paul VI, comme la grâce de mille autres moments, a été et reste que Jésus a voulu me communiquer son amour pour l'Église, un amour infini, ardent, malgré tout. Le Christ est un Époux qui ne cesse jamais d'être amoureux de son épouse. Lorsque le Pape nous demande d'aimer l'Église, il ne nous demande pas de susciter en nous un sentiment volontaire, mais de nous laisser conquérir par l'amour du Christ, par son regard sur nous, par sa passion pour son épouse, qu'aucune infidélité ni aucune misère humaine ne peuvent l'empêcher d'aimer à la folie. C'est précisément parce que le Christ aime l'Église à la folie qu'il l'aime toujours et en toutes circonstances, sans cesse, et pour toujours.

Je pense que l'Évangile fait allusion à cet amour fou de Dieu lorsque les proches de Jésus, le voyant submergé par la foule, sans même avoir le temps de manger, disent de lui qu'il « a perdu la tête », qu'il est « hors de soi » (Mc 3,21).

Mais il ne faut pas oublier que Marc place cet épisode immédiatement après l'institution des apôtres. Lisons tout le passage :

« Puis, il gravit la montagne, et il appela ceux qu'il voulait. Ils vinrent auprès de lui, et il en institua douze pour qu'ils soient avec lui et pour les envoyer proclamer la Bonne Nouvelle avec le pouvoir d'expulser les démons. Donc, il établit les Douze: Pierre – c'est le nom qu'il donna à Simon –, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, le frère de Jacques – il leur donna le nom de "Boanerguès", c'est-à-dire : "Fils du tonnerre" –, André, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Zélote, et Judas Iscariote, celui-là même qui le livra.

Alors Jésus revient à la maison, où de nouveau la foule se rassemble, si bien qu'il n'était même pas possible de manger. Les gens de chez lui, l'apprenant, vinrent pour se saisir de lui, car ils affirmaient: "Il a perdu la tête!" » (Mc 3,13-21)

La maison qui accueille tout le monde

C'est comme si, pour l'évangéliste Marc, la « maison » dans laquelle Jésus est entré et qui a été immédiatement assiégée par la foule assoiffée de paroles de vie et de guérison, c'est-à-dire de vérité et de salut, était la première image de l'Église bâtie sur les apôtres, telle que saint Paul la présente de manière essentielle :

« Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes membres de la famille de Dieu, car vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondations les Apôtres et les prophètes ; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus lui-même. En lui, toute la construction s'élève harmonieusement pour devenir un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes, vous aussi, les éléments d'une même construction pour devenir une demeure de Dieu par l'Esprit Saint. » (Eph 2,19-22)

Voilà, pour l'arracher à cette « maison », les proches de Jésus disent qu'il est « hors de lui », qu'il est fou.

Mais pourquoi donc Jésus est-il considéré comme fou par les siens ? Parce qu'il aime cette « maison », cette « maison » qui attire le monde entier, dans laquelle Lui et ses disciples n'ont plus le temps de manger, de penser à eux-mêmes, de se reposer, car dans cette « maison », tout est absorbé par le don de Jésus à toute l'humanité, par le fait que Jésus parle à tous, par le bien que Jésus fait à tous.

Jésus et ses disciples n'ont pas le temps de manger (Mc 3, 20). Pourquoi ne parle-t-on que de manger ? J'imagine qu'ils n'avaient même pas le temps de dormir, d'être avec leurs familles, de travailler, etc. L'Évangile, cependant, ne parle que de manger. Mais pourquoi Jésus ne mange-t-il pas ? Au fond, c'est parce que c'est Lui qui est « mangé ». Dans cette maison, tous « mangent » Jésus, tous consomment Jésus, tous assimilent Jésus. C'est comme une première annonce de l'Eucharistie. Mais il n'y a pas que Jésus qui n'ait pas le temps de manger et qui soit mangé. Le pluriel de la phrase fait comprendre que les apôtres partagent ce destin de Jésus, ce fait d'être consommés par tous, car le Christ se donne à manger et à boire pour rassasier et éteindre chaque cœur humain, chaque besoin, chaque misère de l'humanité.

Et cela est également lié à la scène qui précède immédiatement cet épisode. Pourquoi les disciples sont-ils « dévorés » comme Jésus et avec lui ? Pourquoi restent-ils eux aussi dans cette maison au lieu de se faire « libérer » par leurs familles ? Pourquoi ne se laissent-ils pas réabsorber par une vie normale, comme celle de tout le monde ? Pourquoi partagent-ils la folie de Jésus, son « déraillement » ?

Parce que c'est pour cela et ainsi qu'ils ont été choisis : « Il en institua douze pour qu'ils soient avec lui et pour les envoyer proclamer la Bonne Nouvelle avec le pouvoir d'expulser les démons » (Mc 3, 14-15)

Les disciples sont choisis pour rester avec Jésus et pour vivre leur mission unis à Lui. Leur présence dans cette maison où Jésus parle et guérit est la réalisation immédiate de la manière et de la raison pour lesquelles ils sont constitués en apôtres.

Les disciples du Christ, depuis les apôtres jusqu'à nous, sont tous constitués, choisis, appelés et envoyés pour adhérer au Christ dans son amour fou pour l'Église, au sein de l'Église ; pour adhérer au Christ dans son amour fou qui fait de l'Église la « maison » où tous peuvent entrer pour se nourrir du Christ, pour se nourrir de sa Parole, de son Corps et de son Sang, pour trouver en Lui le salut et la plénitude de la vie.

La beauté d'une communauté

Un jeune ami, récemment converti, m'a fait part d'une méditation très profonde qu'il a écrite après avoir participé à l'Eucharistie dans une petite église de montagne. Il parle avec émerveillement du « miracle merveilleux du Christ qui prend [notre] misère, (...) la désire, la fait sienne, EN FAIT LUI-MÊME ».

Par ces mots, il décrit la folie de l'amour du Christ pour nous, pour l'Église, une folie qui se renouvelle chaque fois que le pain et le vin, c'est-à-dire notre pauvre humanité, sont pris dans Ses mains, sont désirés, pour être assimilés et transformés en Lui, en Christ lui-même, en son Corps et en son Sang.

Mais si l'Église est cette « maison », toute sa beauté réside dans le fait de permettre au Christ de l'aimer ainsi et d'aimer ainsi en elle toute l'humanité attirée par Lui. La beauté de l'Église, et donc de toute communauté, surtout si elle est monastique, réside dans le fait que l'amour « hors de lui-même » du Christ pour nous y habite et s'y rencontre.

Et le Christ est hors de lui-même, hors de sa condition divine, précisément pour être présent en nous et nous en Lui, pour nous faire siens, pour nous faire Lui.

Cette beauté existe-t-elle dans nos communautés ? Et y a-t-il donc la joie engendrée par cette beauté ?

J'imagine que de cette maison où Jésus était présent, tout le monde sortait heureux, heureux d'avoir rencontré Jésus, d'avoir été nourri et rassasié de sa parole et de sa présence, d'avoir été guéri et surtout sauvé par sa présence.

La beauté de cette maison, la beauté de l'Église, réside entièrement dans la rencontre avec Jésus qui comble le cœur de l'homme assoiffé de salut. La joie en nous n'est pas une conséquence de la rencontre avec la beauté, mais elle coïncide avec cette rencontre. La vraie joie est la lumière de la beauté.

Je pense aux paroles immortelles de saint Augustin qui chante sa conversion avec gratitude, mais aussi avec le regret d'avoir tardé à aimer la beauté du Christ :

« Bien tard, je t'ai aimée,
ô beauté si ancienne
et si nouvelle, bien tard, je t'ai aimée !
Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors,
et c'est là que je te cherchais,
et sur la grâce de ces choses que tu as faites,
pauvre disgracié, je me ruais !
Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi ;
elles me retenaient loin de toi, ces choses qui pourtant,
si elles n'existaient pas en toi, n'existeraient pas !
Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité ;
tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité ;
tu as embaumé, j'ai respiré et haletant j'aspire à toi ;
j'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif ;
tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix.

(*Les Confessions*, X, 27)

Le Christ a aimé l'Église

Voilà, la question que nous pouvons alors nous poser est précisément de savoir dans quelle mesure une communauté, un monastère, constituent un lieu où l'on peut rencontrer la beauté du Christ et donc la joie en Lui.

Mais quelle est la véritable beauté du Christ ? Nous l'avons vu précédemment : c'est la beauté de l'Époux qui aime à la folie son épouse, l'Église. Mais où et comment percevons-nous cette beauté ?

Nous ne devons pas l'imaginer comme si le Christ était une belle statue, ni comme si Jésus était présent parmi nous uniquement pour que nous le regardions et l'admirions. Non, pour voir la véritable beauté de l'Époux, nous devons la contempler dans sa relation avec l'Épouse. Il ne suffit pas de voir seulement l'Époux, ni seulement l'épouse: il faut voir la relation qui les unit. Pour voir la beauté de Jésus, il faut voir l'épouse avec Lui, la relation de l'épouse avec Lui. Mais l'épouse, c'est nous, chacun d'entre nous et chaque communauté. C'est pourquoi il est important que, dans la communauté, on voie l'épouse sous tous les aspects de sa vie.

Jésus n'est pas venu épouser seulement une image idéale de l'épouse, mais toute sa vie, sous tous ses aspects, positifs et négatifs, saints et misérables. Quand on aime vraiment une personne, même tous les détails de sa vie deviennent importants, et pas seulement le beau visage qui se tient devant nous.

Et si l'on aime vraiment une personne, ses misères et ses faiblesses, ses blessures, attirent notre attention encore plus que ses qualités et ses perfections. Le Christ aime l'Église comme le Père aime l'humanité, avec un sentiment vif de miséricorde, de compassion, de désir de consolation. La véritable beauté d'une communauté réside donc dans le fait qu'elle se sait aimée par le Christ malgré tout, malgré toutes ses fragilités et ses misères.

C'est la grande ecclésiologie paulinienne qu'il exprime lorsqu'il parle du mariage : «Vous, les hommes, aimez votre femme à l'exemple du Christ : il a aimé l'Église, il s'est livré lui-même pour elle, afin de la rendre sainte en la purifiant par le bain de l'eau baptismale, accompagné d'une parole ; il voulait se la présenter à lui-même, cette Église, resplendissante, sans tache, ni ride, ni rien de tel ; il la voulait sainte et immaculée. » (Eph 5,25-27)

La grande beauté d'une communauté ecclésiale réside entièrement là : elle est aimée par le Christ au point qu'Il sacrifie toute sa vie pour elle, précisément pour la purifier, par les sacrements et la parole de Dieu, de toute la laideur du péché. La beauté joyeuse d'une communauté est toujours pascalle, c'est-à-dire fruit de la rencontre et de la communion avec Celui qui nous aime au point de mourir pour nous purifier et de ressusciter pour nous unir totalement à sa présence vivante.

Et c'est également dans cette perspective que nous comprenons en quoi une communauté peut être qualifiée de « laide ». Chaque fois que j'ai eu le sentiment d'être face à une communauté laide, voire corrompue, c'est parce que cette communauté était dépourvue du désir et de l'accueil de l'amour miséricordieux du Christ qui nous purifie du péché. La corruption ne réside jamais dans le fait d'être pécheurs, mais dans le fait de ne plus désirer être pardonnés par le Christ. Peut-être par orgueil, parfois par superficialité, souvent par un narcissisme qui conduit l'épouse à ne s'admirer qu'elle-même, perdant ainsi toute passion pour l'Époux qui la regarde avec tendresse et miséricorde. Le regard sur soi-même l'emporte sur le regard aimant du Christ. Le narcissisme non assumé, non confessé, non condamné par soi-même, et même justifié, est la chose la plus laide que l'on puisse voir dans l'Église, dans les communautés, chez les personnes, surtout si elles sont consacrées, car il rend insensibles au Cœur du Christ qui brûle d'amour pour nous.

Ne rien préférer à l'amour du Christ

On devine donc aisément à quel point le charisme et la Règle de saint Benoît, tout comme le charisme cistercien, recèlent le secret de cette beauté. Au fond, toute la Règle n'est rien d'autre qu'une éducation, une formation et une correction constantes, un exercice permanent, pour vivre ensemble et à chaque instant et en toute circonstance de la vie, en nous laissant aimer par l'Époux qui aime l'Église en se donnant lui-même pour la rendre sainte et immaculée, c'est-à-dire belle, belle comme la Vierge Marie.

En cela, la Règle de saint Benoît, mais aussi les écrits de nos pères et mères cisterciens, sont exceptionnels. Saint Benoît nous fait vivre la relation avec le Christ, la rencontre avec Lui, au cœur de tous les aspects de l'humain. Il sait que chaque moine et toute la communauté ne doivent rien soustraire à la relation d'amour avec l'Époux. C'est pourquoi l'une des phrases centrales de la Règle est : « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21). Saint Benoît nous enseigne et nous forme à tout vivre avec un cœur qui se laisse aimer par le Christ avant tout et à travers tout. Et cela fait que chaque détail de la vie devient fécond, fécond de beauté et de joie. Lorsque l'épouse se sait aimée et cultive le souvenir et la conscience de l'amour de l'Époux, il n'y a plus le moindre détail de la maison et de la vie quotidienne qui échappe à la beauté de l'Époux et à la communion avec Lui.

Se savoir aimé par le Christ rend tout beau et joyeux, apporte la paix en toute chose, même dans les situations les plus négatives. La beauté et la fécondité d'une vie consistent à rayonner la joie d'être aimé par le Christ, et c'est un rayonnement qui dépasse toute mesure et toute barrière.

C'est ce que nous rappelle un autre des instruments des bonnes œuvres énumérés au chapitre 4 de la Règle, un instrument qui montre que cette beauté est si lumineuse qu'elle peut descendre jusqu'à éclairer même les profondeurs de l'enfer du mal et de la haine : « Prier pour ses ennemis dans l'amour du Christ » (RB 4, 72).

La lampe allumée par le Christ dans le cœur de l'épouse bien-aimée illumine chaque nuit, y apportant son amour « hors de lui-même », qui ne trouve pas de repos tant qu'il n'a pas atteint toutes les limites de la terre, des temps et de la condition humaine.

Le monde entier a soif de cette beauté de l'épouse bien-aimée et amoureuse, et la vie monastique est appelée à la partager sans cesse et avec tous afin qu'elle reste allumée.